

Drogue dure : attention poésie

Yves Gosselin, *Fondement des fleurs et de la nuit*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « poésie », 1992, 120 p.

Josée Yvon, *Héroïne*, Montréal, Éditions Gaz Moutarde, collection « Admiral 69 », n° 15, 1992, 60 p.

Gilbert Langevin, *Le dernier nom de la terre*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « poésie », 1992, 86 p.

Joël Pourbaix, *Voyages d'un ermite et autres révoltes*, Montréal, Éditions du Noroît, Rennes, Éditions Ubacs, 1992, 86 p.

Hugues Corriveau

Numéro 70, été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38614ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1993). Compte rendu de [Drogue dure : attention poésie / Yves Gosselin, *Fondement des fleurs et de la nuit*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « poésie », 1992, 120 p. / Josée Yvon, *Héroïne*, Montréal, Éditions Gaz Moutarde, collection « Admiral 69 », n° 15, 1992, 60 p. / Gilbert Langevin, *Le dernier nom de la terre*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection « poésie », 1992, 86 p. / Joël Pourbaix, *Voyages d'un ermite et autres révoltes*, Montréal, Éditions du Noroît, Rennes, Éditions Ubacs, 1992, 86 p.] *Lettres québécoises*, (70), 37-39.

Yves Gosselin, *Fondement des fleurs et de la nuit*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection «poésie», 1992, 120 p., 14,95 \$.
Josée Yvon, *Héroïne*, Montréal, Éditions Gaz Moutarde, collection «Admiral 69», n° 15, 1992, 60 p., 6 \$.
Gilbert Langevin, *Le dernier nom de la terre*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, collection «poésie», 1992, 86 p., 12,95 \$.
Joël Pourbaix, *Voyages d'un ermite et autres révoltes*, Montréal, Éditions du Noroît, Rennes, Éditions Ubacs, 1992, 86 p., 12 \$.

Drogue dure : attention poésie

Voyages réels ou drames d'exister,
encore des textes qui associent l'écriture poétique à la douleur.

POÉSIE
Hugues Corriveau

DONNER À PENSER QUE ÇA FAIT MAL, c'est bien ce à quoi s'attardent parfois les poètes, comme Yves Gosselin qui souffre, ou Josée Yvon qui n'a de cesse de dénoncer tendrement, ou Gilbert Langevin qui traverse ses états d'âme et de corps; mais il y a aussi ceux qui cherchent, comme Joël Pourbaix, leurs propres traces à travers le monde imaginé.

«Celui qui se déchire»

Sans doute Yves Gosselin écrit-il bien, du moins quand il le veut, du moins quand il ne tombe pas dans ses tics (beaucoup de ses textes contiennent deux ou trois fois le même mot). Voici *Fondement des fleurs et de la nuit*, sorte de livre de diktats et d'aphorismes (souvent creux), sorte d'épiphénomène de la pensée dure, de celle qui se tourmente, qui se ravage, qui souffre, qui aime à gratter ses plaies, qui questionne le pourquoi, le comment, le fondement ou la niaiserie d'exister. Mais encore une fois, c'est bien écrit, un peu trop, comme si la pâtisserie aussi avait ses droits et ses devoirs dans l'ordre du poétique, comme si la volonté de *faire beau* pouvait de temps à autre dominer ce qu'il y aurait à dire, plus simplement.

En fait, ces *Fondements* proposent une réflexion en vers libres et en prose autour de la solitude à laquelle serait obligatoirement voué le JE poétique du texte dans son DEVOIR de témoigner de son exclusion du réel, de sa forclusion fatalement douloureuse dès lors qu'on est poète, de là souffrant, de là rejeté-rejetant, de là au ban de la bien ordinaire petite vie. Et quoi ? Hésiterais-je à saisir la profondeur historique de cette revendication, refuserais-je de souscrire à cet implicite qui semble l'apanage de tout poète, dit tel, c'est-à-dire maudit d'office, exclu, malheureux ? Eh bien oui ! J'ai beaucoup de misère à me faire à l'idée qu'il faille être torturé à jamais pour réussir à aimer ou à écrire la poésie; car elle est ludique aussi la poésie ! Bien qu'elle soit quelquefois l'ultime témoignage du langage devant le désastre du monde. Mais elle n'oblige pas qui l'écrit à devenir clone christique pour autant ! Ainsi, d'après Yves Gosselin :

Qui n'a jamais lu un seul poème sans éprouver un sentiment de haine infini, sans prendre la mesure de tout infini, sans qu'un filet de sang ne ruisselle sur ses lèvres et qu'une lance venue du fond de l'Espace ne transperce son flanc, n'est pas digne de cette page. (p. 89)

Quand je vous disais qu'on ne craint rien ici, pas même le mépris (surtout pas), pas même de se prendre pour un autre Transpercé de plus illustre mémoire ! Que voulez-vous...

en société capitaliste, le poète qui refuse tout travail, toute insertion dans les circuits d'échange et de production doit pouvoir préciser son statut, ce qui en clair signifie : tirer quelques flammes d'un feu dégradé, d'une chambre condamnée au bord de l'Incendie dont même la mort ne voudrait pas. (p. 35)

Bon, est-ce le ton de tout ce recueil, vous demandez-vous ? À peu près, c'est-à-dire un ton souvent insupportable, et c'est d'autant plus dommage qu'on sent, qu'on sait là une grande passion pour la poésie, un talent non moins certain quand l'exaltation relâche un peu ses poses, c'est-à-dire quand le poète cesse de s'admonester ainsi : «Ce monde s'accommode de l'hésitation d'un assassin, d'une rue inexacte, du flou d'une lampe ? À toi d'y mettre bon ordre !» (p. 20) Ce «condamné à la poésie» (p. 90), ainsi qu'il se nomme, essaie souvent de retrouver les «fleurs-images-blessures-jardins : constellation de l'enfance» (p. 78), et on souhaiterait tellement qu'y éclosent des textes plus simples. Ce qu'on retrouve lorsqu'il constate que «c'est toujours avec une prescience douloureuse qu'un homme traverse un champ» (p. 76); et le fait de le découvrir rend à la poésie toute sa force, tout son propos. Mais hélas, rares sont ces moments de joie, car, exclu, le poète dit même : «À une femme : Je monterai seul en poésie, tes larmes me feront cortège.» Quand, ainsi, le prochain n'est plus utile à d'autres fins que de traîner derrière les sanglots longs des violons, le critique se tait, un peu désemparé.



«Avec sa tête qui pique»

Et dire que j'aime toujours ce qu'écrit Josée Yvon, parce que ça ose, parce que ça intensifie le réel. J'aime ce qu'elle fait, même quand c'est plus faible, comme actuellement son *Héroïne* qu'elle publie chez Gaz Moutarde. Plus faible à cause, entre autres, d'un abus de «comme», à cause d'un univers moins cerné, à cause de ce qui là ne réussit pas à faire vraiment un livre cohérent, alors qu'elle nous avait habitués à des œuvres fracassantes (je repense toujours avec émotion à ces *Laidés otages* qu'elle publiait chez VLB en 1990). Ici, une révolte plus diluée, plus convenue. On croirait que le propos s'use aussi un peu, que l'effet de surprise ou de frappe passe à côté, est plus fatigué, émoussé. «Mais son imagination ne lui sert / que les terrains vagues de New York / dans la nuit d'un sofa vulgaire / d'un hôtel fané.» (p. 13) Mais cet «hôtel» n'ouvre pas vraiment ses portes, et nous regardons cela d'un œil las qui verrait «comme un dieu qui sortirait des toilettes» (p. 12), ni vraiment surpris ni, surtout, choqué, les choses s'usant à la longue, même les dieux, même eux, même les petites provocations sans grand fondement. S'il est une surprise ici, je dirais qu'elle tient justement dans l'inattendu d'une tendresse qui pointe, qui sourd d'on ne sait où. Quand cette œuvre se met à faire confiance, on y découvre de bien étranges «perversions», comme celle «[...] de dormir dans les lilas / de dormir dans un livre» (p. 14), d'autant plus lorsqu'on nous dit «[qu']elle était belle comme une hostie / dans les champs roses de la Chicane» (p. 15). Voilà où nous convie, cette fois, Josée Yvon, dans ces murmures plus délicats : «Je ne reviendrai jamais / même si tu avais promis de modifier mon corps.» (p. 27) Il faut encore savoir écouter avec étonnement cette remarque absolument pathétique : «Comme le chagrin est une forme de démence, / elle attire les couteaux.» (p. 54) Sur un ton plus calme donc, Josée Yvon n'en dit pas moins la mort, l'atroce de l'abandon et des drogues, la tourmente d'une âme *mal au monde* :

*Une femme drôle, d'une aberration folle.
On la disait facile, sensible, abusée et
obstinée.*

*De fait, elle ne savait pas comment dire,
le mal triste comme un poster.*

*On l'a trouvée morte, bien des jours après,
sur un oreiller, dans un bain pas tourbillon.*

*Quelques taches, comme graffiti :
car les mortes ne peuvent traverser le temps
comme un leurre.*

*INÉNARRABLE
sa beauté flotte comme un poison.
(p. 28)*

Et si Josée Yvon, pour une fois, nous donnait à lire un livre plus sobre, plus conventionnel, de quel droit irais-je m'en plaindre ? Peut-être tout simplement afin de rappeler à quel point ses œuvres antérieures me paraissent encore devoir être lues, dans la stupéfaction que les surprises véritables provoquent ?

«Cris verts»

Il faut de tout pour faire un monde, peut-être que le monde de la poésie n'y échappe pas non plus. J'en veux pour preuve ce bien étrange *Dernier nom de la terre* de Gilbert Langevin qui se mêle de faire des RIMETTES, des SONNETTES et autres façons plus ou moins heureuses. Tenez, ce premier poème :

*Géo coincée
dans un quoi vacant
terre prisonnière
d'un chiffre géant
terre exacerbée
terre qui résiste
à coups de volcans
aux cratères du temps*

*terre débordante de peur
TERRE-TERREUR
(p. 11)*



Pas très fort, comme on dit dans le sport ! Que se passe-t-il donc ici ? Serais-je dépassé par les événements, n'y comprendrais-je rien ? Allons voir plus loin :

*cher aujourd'hui
toi pourtant surpeuplé
de chances constellées
quand seras-tu vengé
climat de chair offerte
à tous les vents d'aimer ?
(p. 17)*

Bon, ouais ! Que dire ? Voici un poète qu'au demeurant j'estime, qui me semble mériter toute notre attention, bien loin des chemins actuels. Que faire de cet «[...] univers allant vers» ou de «ce Maltaire si sévère / aux jarrets d'enfer » (p. 29) ? Mais ici, vraiment... lorsqu'il me parle «des étoiles plein le sort / comme un futur en or» (p. 25), j'ai le goût de le prendre au mot, de le citer au texte et de lui demander : «d'où donc te lit-on ? / source à sec et rebuts / poème ah non marge» (p. 44) ? Peut-être s'agit-il de saisir ici que Gilbert Langevin écrit sa résurrection (un peu comme l'avait fait Gilles Hénault en un autre temps), mais s'adressant à Dieu, cette fois (et ne se prenant pas pour lui, contrairement à Yves Gosselin), en l'implorant de revenir à lui dans une prière intime, «comme au temps du temps calmé / par des bienfaits sans ombre // adviene le règne de Son pardon» (p. 30). La maladie hante ce recueil, la guérison prend les mots à témoin, et la dernière partie intitulée «Auto-psy HDN 1989» est clairement dédiée au Dr Pierre Saint-Denis. Il en est de ces textes qu'on se doit de respecter comme s'ils ne nous étaient pas adressés, comme si la vie retrouvée dont ils parlent dépendait tout entière d'un effort personnel, jusqu'à l'indécence, d'en témoigner.

«Les apparences»

«Et dehors le son grave d'un avion rend la nuit interminablement belle.» (p. 63), dit Joël Pourbaix dans *Voyages d'un ermite et autres révoltes*. Cette belle phrase rend compte de la richesse de ce texte, tout entier voué à la découverte d'un monde fuyant et passager, lui-même en proie à l'éphémère de ce qui passe dans sa vie, de ce qui s'y incruste jusqu'à la moelle. Que Joël Pourbaix voie que «tout près un enfant nu joue du bâton avec des algues, des trésors, une méduse comme un sein ensablé, pétrifié par d'anciens soleils» (p. 23); qu'il nous dise tranquillement : «faisons demi-tour, une autre nuit désire mûrir» (p. 10); qu'il nous amène «jusqu'à Belém [où] des coureurs de marathon frappent le sol de leurs yeux légers et torturés» (p. 11),

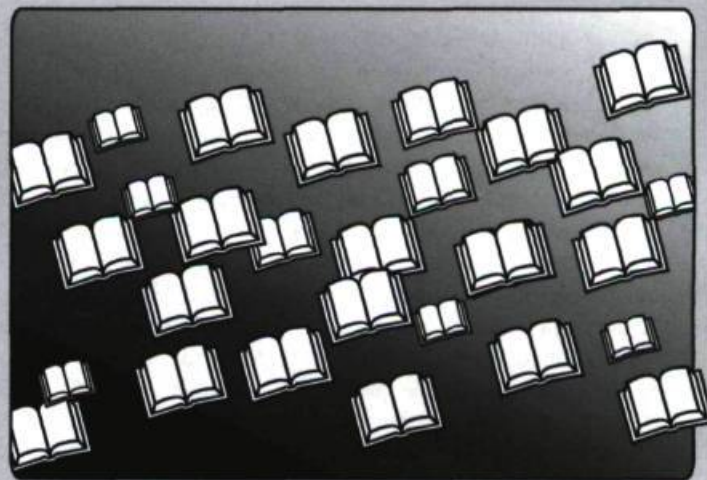
chaque fois, c'est dans le travail tranquille des mots que s'élève cette poésie. Beau recueil plein de respect pour les lieux décrits, pour l'imaginaire qui s'y déploie, pour ce que l'étranger a de plus ultime à dire au cœur, car voilà bien des textes sentimentaux, dans le sens le plus pur, le plus exact. On y recherche ici le monde avec la naïveté de croire que le décrire le rendra à sa propre vie. Dans ce recueil, «les quatre coins de la page déchiquettent les directions de la Terre» (p. 17) pour en accomplir le tour à sa façon. Rien n'est ici rejeté pour faire advenir le sens du monde, même un simple animal qui joue : «Le nez froid du chien frôle les vagues; il enterre l'os à la limite de la marée basse, à la limite du crépuscule.» (p. 55) Il faut lire lentement ce recueil, car on risque d'être étourdi, de se donner mal au cœur avec toutes ces langues, ces lieux multiples. Il en est de ce livre comme de tout voyage qu'on craindrait de faire trop vite; il faut

passer en chaque lieu avec la lenteur conséquente aux découvertes qu'on souhaite y faire. Entre le Portugal, l'Irlande, le Luxembourg ou Montréal, les chemins sont complexes et des textes réclament qu'on évoque soit le Mexique ou Chapultepec, soit le golfe du Bengale ou la mer Tibétaine, comme si en nous allait aussi surgir le souvenir, ou le nom d'une ville, ou l'auberge aimée. Voilà un recueil qui provoque la dérive de la mémoire, une sorte de Babel où se perdre parfois à des odeurs et de la poésie.



VEILLEUX

QUALITÉ SERVICE PRIX...



L'impression de vos livres : notre priorité



«L'IMPRIMEUR»

**LES ATELIERS GRAPHIQUES
MARC VEILLEUX INC.**

CAP SAINT-IGNACE : 418 • 246 • 5666 / Télécopieur : 246 • 5564
MONTRÉAL : 514 • 848 • 9736 / Télécopieur : 848 • 0160



Les 42 210 univers
de la science-fiction
par Guy Bouchard
ISBN 2-9801068-7-9 - PX.01
348 pages - 22,95

QU'EST-CE QUE LA SCIENCE- FICTION ?

L'instrument le
plus précis qui soit
pour délimiter
le territoire de la
science-fiction !

LE PASSEUR

De la science à la fiction

1624, de Gaudarville, Sainte-Foy (Québec) G2G 2H8

Distributeur : LOGIDISQUE

Tél. : (514) 933-2225. Fax : (514) 933-2182